

Lettre à Judith Butler

Madame,

C'est avec le plus grand intérêt que j'ai pris connaissance de votre nouvel ouvrage *La force de la non-violence*. En découvrant que vous intitulez son dernier chapitre *La philosophie politique chez Freud* (*Political philosophy in Freud*), le lecteur que je suis d'abord hésite : souhaitez-vous nous entretenir de l'idée que Freud se fait de la philosophie politique, ou bien de ce que vous repérez comme philosophie politique à l'œuvre chez Freud, voire même de la philosophie politique *de* Freud ? Existe-t-il chez Freud quelque chose de tel qu'une philosophie politique ? Votre lecture le suggère, ce pour quoi on vous devra déjà d'avoir ouvert une discussion. De votre côté vous êtes reconnue pour les combats politiques que vous menez. Le fait est que le lecteur ignorant que je suis s'interroge sur les motifs qui vous portent, depuis un moment déjà, à vous intéresser à Freud et à sa psychanalyse : est-ce parce qu'il vous semble trouver dans cette dernière une démarche, des concepts de nature à vous permettre d'affiner votre philosophie ? avez-vous trouvé, chez Freud, non seulement une inspiration mais une approche qui entre en convergence avec la vôtre ? Je ne vous cache pas qu'il m'a parfois semblé que vous trouviez chez Freud ce que vous souhaitiez y voir, davantage que ce qu'il y avait mis ; et que ce que vous présentez comme une rencontre tient davantage de l'annexion que d'une réelle convergence. Quoi qu'il y ait bien des demeures dans la maison du maître, je souhaitais ici pacifiquement discuter avec vous de l'usage que vous proposez de la pulsion de mort, que vous conjuguez avec l'analyse de la mélancolie pour mettre l'une et l'autre au service de la bataille que vous livrez contre les maux que nous valent ce que vous qualifiez de destructivité (*destructiveness*). Je vous lirai avec la même attente que celle qu'Einstein exprimait à Freud : que la rhétorique que vous construirez en impose suffisamment à cette « "intelligence" qui succombe si facilement aux fatales suggestions des masses. ¹ »

En vous appuyant sur la théorie freudienne vous présentez une thèse qui se peut résumer ainsi. Constat de départ : une destructivité spectrale menace l'humanité, laquelle y succombera bientôt si rien ne réveille ses membres de l'état de soumission psychique où ils se trouvent. C'est rapporter l'oppression au masochisme moral de la victime. À cette analyse du malheur contemporain vous ajoutez, et c'est le deuxième point, que la lecture de Freud qui la sous-tend permet également d'entrevoir une solution : lorsque c'est sa vie même qui est menacée, pourquoi l'opprimé, à l'instar des mélancoliques qui se jettent dans les bras de la manie pour échapper au suicide, n'inverserait-il pas sa soumission en révolte, terrassant cette destructivité qui, par masochisme interposé, s'apprêtait à le tuer *by proxy* ?

À ce résumé vous pouvez objecter n'avoir jamais utilisé le terme de masochisme, mais uniquement celui de sadomasochisme (quatre fois). Vous écrivez par exemple que : « *Freud's theorization of sadomasochism seeks first to explain the phenomenon through recourse to ...* ». Mais quant à moi je ne connais pas de théorie du sadomasochisme chez Freud – « seulement » une théorie des pulsions sexuelles, dont font partie sadisme et masochisme. Il est d'ailleurs tout

¹ Lettre de Einstein à Freud, 1931.

à fait exceptionnel que Freud utilise le terme de sadomasochisme : une seule fois, devant l'énigme de l'âme russe de Dostoïevski. Dostoïevski, criminel par culpabilité – ce genre d'idéaliste très tourmenté, aux refoulements profonds mais dont le refoulé régulièrement affleure au contact de la bassesse d'autrui : au spectacle d'une normalité veule et grossière le voilà insupportable à lui-même, honteux d'appartenir à cette engeance dans laquelle il ne se reconnaît que trop. On est alors meurtrier par dégoût de se trouver connecté à la décadence morale qu'on ne fuit en soi que pour la retrouver chez son prochain. On est meurtrier par révolte idéaliste contre cette déchéance. Justicier idéaliste. Est-ce là précisément le criminel que vous recherchez ? si c'est le cas, c'est une excellente idée. Ce personnage intéresse incontestablement la période. Débarrassons-le de ses Grands Inquisiteurs, et prenons le temps de l'entendre, par-delà les oukases qui se sont abattus sur lui, celui que dicte à Freud son indécrottable posture éthique compris².

Quand nous donnons toute sa place au sadisme, pourquoi ne pas donner la sienne au masochisme. Certes, il nous faudra du même coup interroger la substitution de la mélancolie au masochisme qui vous permet de déplier votre problématique. J'attire votre attention sur ce point crucial : la violence de l'asservissement sera soit le fait du tyran, soit celui d'une servitude volontaire dans laquelle le tyran n'occupe cette place que par procuration. En regard de quoi la fonction du masochisme dans la servitude sera soit, là, causée, de l'ordre des caractères acquis, soit, ici, causale et première. Question devant laquelle il sera difficile de faire l'impasse sur la position de Freud, des plus claire.

C'est à ce titre que je me permets cette reformulation de votre thèse, à seule fin d'en respecter le caractère freudien auquel vous entendez l'adosser : libérer l'opprimé de la destructivité qui le menace suppose donc de l'extraire de la position masochiste où il se maintient. Si le masochisme est l'agent de l'histoire, une première question se pose de savoir comment y mettre un terme, à quoi votre réponse est : en l'inversant, à l'image du virage maniaque grâce auquel le mélancolique échappe à la mort. Si ça ne nous dit pas en quoi consisterait l'envers du masochisme, ça me permet du moins cette remarque que le sadisme, qui reste pour vous l'apanage du violent, n'est pas davantage une option pour vous qu'il ne l'est pour moi. Mais n'allons-nous pas un peu vite en besogne ? Je veux dire que pour remédier à un mal, ne devons-nous pas prendre le temps d'en rechercher les racines ?

D'où s'origine le masochisme ? je vois mal qu'une étude qui se veut freudienne sur la servitude volontaire fasse l'impasse sur la question. Dans un petit écrit que vous ne citez que pour n'en pas faire usage, Freud distingue trois formes de masochisme : l'érogène, le féminin, le moral. De ces trois-là considérons le féminin, le plus intéressant pour nous : quand Freud note qu'« un grand nombre de ses éléments renvoie à la vie infantile », parlant à son sujet d'une « superposition de l'infantile et du féminin », nous ajouterons en ce

² Freud et l'artiste, c'est parfois Freud contre Freud, lorsqu'on le voit mépriser la portée cathartique d'une œuvre sous prétexte que l'artiste n'aura pas mis su accorder sa propre existence avec les enseignement retirés de la vision qu'il prenait, grâce à son génie, de la vie de l'esprit, et dont son œuvre témoigne. C'est parfois jusqu'au héros d'une tragédie qu'il s'en prend : de ce point de vue son rapport à la tragédie d'Hamlet est un sommet – ah ! si Hamlet n'avait pas été névrosé ... serait-il, lui, devenu un nouveau Moïse ? Si un Moïse nous arrive un jour (vers quelle terre promise ?), c'est parce qu'il aura lu *Hamlet* et quelques autres.

qui nous concerne que ce masochisme féminin paraît bien fait pour étudier, dans l'optique de la résoudre, l'intrication entre oppression et masochisme qui fait notre sujet. Du constat assez précoce que fait la petite fille du trop faible développement chez elle de ce dont elle constate la présence si évidente chez le garçon naît dans son esprit un mépris envers son propre sexe, écrit Freud en 1925³ comme en 1931⁴. Vous admettez que ce mépris n'est pas sans évoquer l'auto-rabaïssement sur lequel vous insistez avec raison, mais en le cantonnant à la mélancolie alors qu'il paraît, à suivre Freud, prendre sa source très en amont. Seriez-vous d'accord avec cette présentation de l'enracinement du masochisme féminin, ou bien ne voyez-vous que fable malséante à ce qui présente l'humanité reposant depuis qu'elle existe sur le surmontement du mépris de la femme pour son sexe ? À supposer que ce soit *l'inversion salutaire* qui soit au cœur de votre intérêt pour Freud, où la trouver ici ? Et qu'en serait-il si, l'y découvrant effectivement, il s'avérait qu'en revanche on ne la trouvait pas là où vous allez la chercher ?

En vérité nous l'avons devant nous : ce que Freud nous apprend et que confirme Adler (qui de son côté pense découvrir l'Amérique), c'est que ce sentiment d'infériorité est appelé à s'inverser à la faveur d'une protestation qu'Adler qualifie de virile quand elle n'est dans l'esprit que narcissique, pour ainsi nommer la posture qui en résulte. Il y va d'une défense – non d'une attaque – visant à protéger ses fragilités, il en va aussi d'une véritable mutation laquelle, mieux qu'une réparation, mieux qu'une restauration, sera une transformation⁵.

Si vous voulez bien me suivre encore un instant dans cet exercice de transposition – ou de réduction – de la mélancolie au masochisme, nous dirons que les mécanismes de défense en question ont paru jusqu'ici s'acquitter honorablement de leur tâche, assurant la transformation du masochisme en féminité assumée et accomplie, la protestation narcissique⁶ de la femme faisant la paire avec la masculine – elles, n'ayant rien (dépréciation...) et voulant tout ; eux, par peur de perdre ce qu'ils ont, rêvant d'un espace privatif dans lequel en jouir en toute propriété. Ainsi vont les choses, tant dans la vie amoureuse que dans les différents aspects de la vie familiale, affective et sociale.

Faut-il aujourd'hui se résoudre à considérer qu'il devra en aller autrement, maintenant que les femmes ont si complètement intégré le domaine public de la

³ Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes, Freud, 1925

⁴ Sur la sexualité féminine, Freud, 1931

⁵ Nous sommes devant la question des mécanismes de défense (du moi) grâce auxquels la fille, rentrant dans l'Édipe alors que le garçon en sort, surmonte cette dépréciation initiale d'elle-même. Je ne veux pas surcharger mais il vaut la peine d'évoquer ce qu'en dit Freud, par exemple dans la retranscription, par Rank, des *Minutes de la société psychanalytique de Vienne*. Freud y discute l'exposé du Dr Adler (séance du 2 juin 1909) : « L'objection la plus générale est qu'Adler, presque comme à dessein, a éliminé le facteur sexuel [...] la description des pulsions du moi et de leur comportement à l'égard des pulsions sexuelles contre lesquelles elles se défendent [« *abzuwehrende Sexualtriebe* »] est une tâche extrêmement importante, et indispensable. Mais il faut s'opposer à l'idée que la description de cette partie de la psychologie constitue la caractérisation des névroses ; elle est la caractérisation du moi. » Plus décisif seront son essai *Pour introduire le narcissisme* de 1914 (là encore, passage dédié au cher Adler), puis la note du texte de 1925 à l'instant cité, note dans laquelle Freud renouvelle ses critiques vis-à-vis d'une théorie (la protestation virile d'Adler) qui « se pique d'avoir privé la sexualité de son importance et d'avoir favorisé à sa place l'aspiration au pouvoir ». L'invention du moi (Vincent Carraud), ses aspirations au pouvoir, ses exigences inclusives à croissance exponentielles : est-ce là le fond de ce contre-mouvement dont vous venez nous entretenir ?

⁶ narcissisme primaire, soit dit pour les amateurs de classification

vie professionnelle et de la vie politique ? la réhabilitation narcissique⁷ en appellerait-elle à de nouvelles formes de surmontement du masochisme autodépréciatif ? Et faut-il penser qu'en une génération tout ait été perdu de ce qui a permis aux femmes américaines de tenir, dans la construction de votre grand pays, cette place que célébrait Tocqueville il y a deux siècles, affirmant qu'elles en avaient été la pierre angulaire ?

Je ne cherche nullement à contourner la question, seulement à la mettre à portée, trouver moyen de l'aborder avec l'espoir de trouver remède aux problèmes soulevés. Tel que je le comprends le motif de votre stimulante intervention tient au constat que les mécanismes de défense ont failli, ou du moins ne sont plus à la hauteur d'une situation dont la nouveauté est indubitable. Tient-elle à la technique et aux modifications sociétales qu'elle induit ? ou bien s'agit-il d'un donné systémique de plus en plus insupportable à mesure qu'il est conscientisé ? Si l'analyse de la situation reste incertaine, la faillite, elle, paraît indéniable, qui place chacun et chacune dans une situation instable, dangereuse, qui alimente des peurs et les politiques autoritaires qui s'y accordent. Comment sur ce dernier point ne pas vous suivre ? Cependant vous ne vous arrêtez pas là, et vous indiquez, au regard des questions soulevées, la solution que vous dites avoir trouvée dans les grimoires du Dr Freud. Je vous cite :

« Le sujet qui obéit à une forme meurtrière de pouvoir exerce cette violence contre lui-même, donnant à ce pouvoir politique la structure du surmoi, forme intériorisée de la violence. Le point limite du surmoi est la destruction du moi et de l'organisme vivant lui-même (suicide ou meurtre), mais la forme d'agression que Freud imagine, à la fin de sa correspondance avec Einstein, est d'un ordre tout autre. Quand il observe que le seul espoir pour l'emporter contre le tyran est de mobiliser la manie (ajoutant plainte après plainte jusqu'à ce que le nombre submerge le pouvoir souverain), il nous offre un aperçu des formes de solidarité insurrectionnelle susceptibles de se retourner contre un régime autoritaire et tyrannique, mais aussi contre les formes de guerre qui menacent de destruction la vie elle-même⁸. »

Je passe rapidement sur le « surmoi, forme intériorisée de la violence », ce qui n'est certainement pas une formulation de Freud, pour qui c'est de l'identification consécutive au refoulement des premiers objets d'amour (à commencer donc par les parents) que s'origine le surmoi, sous la forme d'abord de l'autorité éducative⁹. Si, dans le fil de votre apparent désaccord avec Hannah Arendt (p.155), vous alliez jusqu'à réduire les fondements de la vie familiale à l'exercice d'une violence que les adultes exercent sur leur progéniture en

⁷ narcissisme secondaire : réhabilitation par le narcissisme – lequel des deux narcissismes Freud voulait-il appeler *narcisme* ?

⁸ « forms of war that threaten the destruction of life itself » (p. 182) : je me suis permis de corriger ce qui semble une coquille de l'édition originale, reprise sans vergogne par le traducteur, en supposant que vous vouliez écrire « forms of war that threaten of destruction life itself », soit « les formes de guerre qui menacent la vie elle-même de destruction ». Vous trouverez une autre faute, imputable cette fois à la seule traduction, p. 198.

⁹ Pour Klein, ne parlons même pas d'intériorisation : c'est une création propre au sujet, sans autre répondant réel que l'envie (et l'insatisfaction). Sur ce point elle s'est opposée à (Anna) Freud – et je crains qu'elle n'ait raison.

situation d'*Hilflosigkeit*, comme disait Freud, je me demande à quoi ressemblerait la société pour laquelle vous militez.

Je passe encore plus rapidement sur l'affirmation selon quoi « le point limite du surmoi est la destruction du moi et de l'organisme vivant lui-même (suicide ou meurtre) », faute d'y rien comprendre de ce dont vous voulez parler – qu'est-ce que le moi, qu'est-ce que sa destruction, quel rapport avec « l'organisme vivant » ? Et pour ce qui est de « suicide ou meurtre », je vous demanderais volontiers ce que vous a inspiré la conception de Freud concernant ces crimes motivés par le sentiment de culpabilité (et non l'inverse).

Mais le plus étonnant est encore que vous prétendez avoir extrait votre solution de la lettre de Freud à Einstein. Car non seulement Freud n'y dit rien de ce que vous lui faites dire, mais vous ne dites mot de ce dont il parle, et qu'il n'a pas sans raison gardé pour la fin. Vous m'excuserez de développer un peu quant à ce que vous dites qu'il dit d'abord, quant à ce qu'il dit et dont vous ne parlez pas ensuite, mais il faut bien aider le lecteur à s'y retrouver.

À ce lecteur il faut au préalable signaler que ce que vous nous dites que Freud écrit à Einstein dans la lettre qu'il lui adresse, ce n'est pas dans la lettre en question que vous l'avez trouvé mais dans un autre texte que vous évoquiez plus haut dans le vôtre – et qui n'est pour le coup nullement adressé à Einstein. Il faudra ensuite préciser le malentendu sur lequel repose l'interprétation que vous en donnez. Après quoi seulement nous pourrions aborder ce que Freud a effectivement écrit dans sa lettre à Einstein.

Commençons par le texte que vous lui substituez. Il s'agit d'un passage de son essai *Le moi et le ça* dont vous donniez l'extrait suivant (p.187) :

« Un des moyens d'empêcher le succès de l'autodestruction est pour le moi de "se défendre à temps de son tyran en virant dans la manie"¹⁰ ».

Le mélancolique – puisque c'est en effet de lui, et seulement lui qu'il s'agit – a en effet le choix entre trois (et non deux) options : soit la damnation éternelle, c'est son délire, soit le suicide, sans certitude que la mort ne soit autre chose que l'entrée dans la première, soit le virage maniaque à la faveur duquel le mélancolique, cessant de subir la persécution d'une conscience morale qui l'accable de reproches, retrouve les figures qu'elle condense, leur rend la vie et s'en joue, maintenant qu'il n'est plus cet enfant qui craint leurs réprimandes.

Et voilà ce qui, à vous en croire, devient chez Freud le moyen que trouve le moi pour échapper *in extremis* à la destruction dont le menaçait son tyran le surmoi (je m'en tiens là, car lorsqu'il s'agit de penser quelque chose de tel qu'un

¹⁰ « One way to thwart the success of self-destruction is for the ego to "fend off its tyrant *in time* by the change round into mania" ».

On trouve aussi dans ce même texte *Le moi et le ça*, trois petits paragraphes plus bas : « Il est remarquable que plus l'être humain restreint son agression vers l'extérieur, plus il devient sévère, donc agressif dans son idéal du moi. Pour la manière habituelle de considérer les choses, cela paraît être inverse, elle voit dans l'exigence de l'idéal du moi le mobile de la répression de l'agression. Le fait reste cependant tel que nous l'avons énoncé : *plus un être humain maîtrise son agression, plus s'accroît le penchant à l'agression de son idéal contre son moi* [c'est moi qui souligne]. C'est comme un déplacement, un retournement sur le moi propre. Déjà la morale commune, normale, a le caractère de ce qui restreint durement, de ce qui interdit cruellement. C'est bien de là qu'est issue la conception de l'être supérieur qui punit impitoyablement ».

« moi qui se défend contre le succès de son autodestruction », je vous avouerais que la tête me tourne).

La manie survenant telle la cavalerie dispersant les pilliers sans foi ni loi, cruels et surarmés, alors même que les assiégés, sur le point de succomber, se réservaient leurs dernières cartouches : *just in time* ! quelques minutes de plus et la cavalerie arrivait *trop tard*. Malheureusement ce n'était là qu'une erreur de traduction, et ce n'est que charité de vous en avertir, depuis toutes ces années qu'on vous laisse réitérer la même erreur avec la même application, sans vous avoir prévenu de la parution de nouvelles traductions. Voici donc l'affaire : là où vous nous servez un *il était temps* façon *Pierre et le loup*, le texte de Freud portait un simple *vorher*, « auparavant » (*wenn das Ich sich nicht vorher durch den Umschlag in Manie seines Tyrannen erwehrt*). Si Freud avait souhaité indiquer l'idée d'un moment opportun, d'une occasion à ne pas laisser passer sous peine d'un irréparable lourd de conséquences, il eut employé le mot *rechtzeitig*, dont il a su se servir ailleurs, dans ce sens précisément. Des traductions plus attentives à la littéralité de Freud ont depuis longtemps corrigé : « Ce qui règne dès lors dans le surmoi est pour ainsi dire une pure culture de la pulsion de mort, et effectivement celle-ci réussit bien souvent à pousser le moi dans la mort, si le moi ne se défend pas *auparavant* contre son tyran par le revirement dans la manie. » Et *auparavant*, dont le contraire est l'adverbe strictement temporel *après*, n'a rien à voir avec ce très destinal à *temps* qui venait ici comme un cheveu sur la soupe.

Reste, me direz-vous, l'idée de défense (*erwehrt*) qui n'est pas sans rappeler les mécanismes de défense (*abwehrt*) dont il était question plus haut. Mais il y a défense et défense, et si celle dont il s'agit avec la protestation narcissique est une transformation, une *Aufhebung* pour parler en philosophe, dans laquelle le sujet trouve à assumer la vérité de la différence des sexes, la défense maniaque est, elle, clairement de l'ordre du déni : le virage maniaque permet au mélancolique de récuser les réalités auxquelles le confronte la vérité de son avilissement moral¹¹.

Maintenant et si vous y tenez absolument, je vous passerais qu'un virage maniaque puisse être considéré comme la guérison d'une mélancolie (jouer à égalité avec les puissances, c'est déjà feindre là où on n'était que soumis) : Freud lui-même ne disait-il pas du délire paraphrénique qu'il n'était pas la maladie mais la guérison d'un délire de fin du monde qui n'est d'ailleurs pas sans analogie avec le délire mélancolique ? Mais en encourageant le déni maniaque et la mégalomanie qui le suit, ne craigniez-vous pas alors de donner à cette guérison les dimensions d'une dépense somptueusement destructrice ? Ceux qui y cèdent le paient toujours très cher, avec à terme la rechute mélancolique. Qu'à dieu ne plaise, était-ce là votre intention ? avouée, certainement pas.

Vous réussissez cet admirable tour de force de traiter du surmoi sans jamais le rapporter à la conscience de culpabilité, dont vous ne parlez jamais, quand c'est de celle-ci que le surmoi tire, pour Freud, tout son pouvoir de nuire. Si vous ne touchez pas à la culpabilité, ne comptez pas vous débarrasser du surmoi, que vous retrouverez toujours sur votre chemin pour alimenter votre

¹¹ « Lorsque, dans son autocritique exacerbée, [le mélancolique] se décrit comme mesquin, égoïste, insincère, incapable d'indépendance, comme un homme dont tous les efforts ne tendraient qu'à cacher les faiblesses de sa nature, il pourrait bien, selon nous, s'être passablement approché de la connaissance de soi, et la seule question que nous nous posons, c'est de savoir pourquoi l'on doit commencer par tomber malade pour avoir accès à une telle vérité ». Freud, *Deuil et mélancolie*

rage. Quant à la conscience de culpabilité, ce n'est pas en s'en prenant à quelqu'un de réel qu'on s'en débarrasse, on ne fait que l'agir, et la reconduire. Son traitement est inaccessible aux mouvements d'opinion : à chacun, pour lui-même, d'entreprendre de la rapporter à ses motifs inconscients, pour enfin lever la chape qu'elle faisait peser sur sa propre existence – jusqu'à celle des proches. Ce n'est pas le moindre des intérêts de la psychanalyse de Freud. Et je n'en retrouve rien dans cette « solidarité sociale de l'échec » que vous proposez en complément de la solution maniaque, cet « échec partagé » supposé nous introduire à cet égalitarisme que vous prenez tant¹².

Revenant à ce passage du *Moi et le ça* sur lequel vous vous appuyez je dois sans cesse me rappeler que la mélancolie n'est de votre part qu'un nom d'emprunt pour le masochisme moral à l'œuvre dans l'autodépréciation, ce qui rend difficile la discussion clinique. Dois-je, dans ces conditions, penser que ce qui vous aura retenu dans la phrase de Freud se réduise à *#Balance ton tyran ?* Si ce n'est celle de la mélancolie il y a pourtant une autre clinique qui paraît intéressée par ce surgissement du tyran dans votre propos (dans celui de Freud, « tyran » était imagé) : dans l'appel à ce que chacun se débarrasse *du sien*, il semble bien que vous le supposiez réel, et reproduit en autant d'incarnations qu'il y a d'occasions, pour une victime, de manifester son ressentiment. En d'autres termes le monde est peuplé de tyrans.

Je sais la facilité avec laquelle votre théorie de la culture, toute épigénétique (il n'y a pas, ou plus, de nature humaine, il n'y a plus que ce que l'homme fait de lui-même), peut rendre compte d'un tel phénomène. Freud, convaincu de la justesse des vues de Lamarck, paraît d'ailleurs vous donner raison en affirmant l'hérédité des caractères acquis par voie de culture. Mais le même Freud donne un cadre à cette hérédité, et avec lui les règles d'un jeu sexué dont l'humanité doit se débrouiller – c'est de quoi je me permettrais de discuter un peu plus loin à propos de ce que vous ne voulez pas lire chez lui.

En attendant quoi c'est vous-même, ce dont je vous remercie, qui indiquez une autre approche permettant d'expliquer le soudain pullulement de tyrans auquel nous assistons, et devant lequel la question des mécanismes de défense devrait être reconsidérée à nouveaux frais. Vous précisez en effet grandement votre pensée lorsqu'à l'idée de se défendre de son tyran, de le renverser ou de s'en débarrasser vous ajoutez que

Dans la mesure où ceux qui suivent le tyran fou s'identifient à son mépris entêté et délibéré pour le droit et pour toute limite imposée à son pouvoir et à sa capacité de destruction, la désidentification doit être la pierre angulaire du contre-mouvement¹³.

¹² « Cette même auto-cruauté ou autodestruction peut être aussi provisoirement atténuée [traduction étrangement atténuée de votre énigmatique *ameliorated*] en recourant à la solidarité sociale de l'échec - car aucun d'entre nous ne vit à hauteur de l'idéal, et cet échec partagé peut servir de base à notre solidarité et à notre sens de l'égalité. » À quoi vous ajoutez « Cette atténuation [même atténuation de la même *amelioration*] de la violence du surmoi ne pourra être que provisoire si quelque groupe ne parvient pas à organiser et contenir cette hostilité, qui peut prendre une forme fatale », comme un appel à une sorte de contrition, ou d'expiation collective qui parlera peut-être davantage à un évangéliste qu'à un freudien.

¹³ p. 189 (*To the degree that those who follow the mad tyrant identify with his willful disregard for law, and for any limits imposed upon his own power and destructive capacity, the counter-movement is one that is based on dis-identification* - p.169)

Vous dites emprunter ce concept de désidentification à José Esteban Muñoz. Faute de savoir si Mr. Muñoz s'en acquitte dans son travail, je me permets d'insister sur ce que Freud disait des effets paranoïdes de la chose¹⁴. Aussi devrait-on s'intéresser à la part que cette désidentification dont vous faites votre mot d'ordre prend à ce pullulement de tyrans. Si, comme vous le reconnaissez, le recours que vous prônez à la manie prend quelques libertés avec la réalité, n'est-ce pas déjà au sens où celle-ci fait passer la restauration des personnages de l'enfance pour une réalité actuelle – au risque de se balader ainsi en plein délire mégalomane, au nom d'une croisade lancée contre la violence ? le résultat n'est pourtant pas la subversion rabelaisienne célébrée par Lucien Febvre, mais un bal de masques autrement plus macabre, en termes de figures ressuscitées prenant leur place de réel, que celui de Proust, à se demander qui sont les passés de l'affaire. Ou mieux encore : à son retour de la bataille de Lépante, en passant par sa captivité à Alger Cervantès dit « le manchot de Lépante » pour la blessure qu'il en ramenait créa le plus extraordinaire des personnages de fiction, *don Quichotte de la Manche*, jamais en reste pour en découdre avec ces moulins à vent dont le pullulement pourrait bien n'être pas sans rapport avec le fléau d'une irréalité post-traumatique. Dans les normes égalitaires et plus encore anti-égalitaires que vous préconisez y aurait-il encore place pour la fiction, c'est-à-dire la recomposition imaginaire de l'objet perdu au fil des destructions que lui inflige le sujet ? la relance de l'objet s'y fait tout à l'opposé de l'impossible restauration réelle, dont le déni alimente la rage maniaque.

Est-ce à dire que le tyran n'existe que dans les contes ? Le tyran dont il y a à se débarrasser est comme un locataire dont on ne pense même plus à interroger la présence et qui brise les rêves de qui l'entretient. Mais il faut pour s'en débarrasser le retrouver dans le rêve où il se cachait, comme un rêve dans un rêve, quand s'imaginer l'abattre ne le ramènerait que pire encore. Pour quelle raison pensez-vous que Freud recommandait aux analystes de refaire une

¹⁴ Au sujet de cette désidentification, voici le parcours freudien que je vous propose. Après avoir lu cet extrait tardif de la correspondance avec Fliess : « La paranoïa redéfait (*löst wieder auf*) les identifications, rétablit (*wieder herstellt*) les personnes que l'on a aimées dans l'enfance (voir les observations relatives aux rêves d'exhibition) », ajoutez, au renvoi suggéré vers la *Traumdeutung*, ces deux remarques du cas Schreber, la première selon laquelle la paranoïa se distingue de « résoudre à nouveau en leurs éléments (*bringt wieder zur Auflösung*) les condensations et les identifications réalisées dans l'imagination inconsciente », et la seconde : « *Es war nicht richtig zu sagen, die innerlich unterdrückte Empfindung werde nach außen projiziert; wir sehen vielmehr ein, daß das innerlich Aufgehobene von außen wiederkehrt* » « [Le processus de guérison qui supprime le refoulement et ramène la libido aux personnes mêmes qu'elle avait délaissées] s'accomplit dans la paranoïa par la voie de la projection. Il n'était [cependant] pas juste de dire que le sentiment réprimé au-dedans fût projeté au-dehors ; nous voyons plutôt que *ce qui avait été confié aux bonnes mains de l'intérieur [das innerlich Aufgehobene] revient à nouveau de l'extérieur* ».

Comme vous le voyez, on est ici très proche d'une de vos plus intéressantes remarques :

« Par ailleurs, il y a des formations de groupes qui mobilisent cette hostilité destructrice en la dirigeant contre un ennemi extérieur, à partir de quoi la destruction de la vie, et même la destruction massive de la vie, devient possible. L'identification peut impliquer un potentiel destructeur quand un groupe forme des liens d'identification fondés sur l'extériorisation de son propre potentiel destructeur. Ces autres desquels le groupe se désidentifie vont alors incarner cette destruction sous une forme spectrale – une destruction désavouée par le groupe originel pour être ainsi prêtée à ces autres ». Mais jusqu'à quel point cette analyse ne s'applique-t-elle pas justement à cette désidentification qui fait le mot d'ordre de votre contre-mouvement ?

petite tranche régulièrement tous les dix ans ? parce que si on ne parle pas de ce qui se passe chez soi, on en oublie le locataire qui n'apparaît que lorsqu'on parle de ce qui vous vient à l'esprit – qui le traverse, comme un occupant une pièce – à quelqu'un qu'on paie pour écouter. Il n'y a d'ailleurs pas d'autre support possible à votre propos sur l'ambivalence dans l'amour que ce tyran du dedans.

Mais parlons plutôt d'identification. Une fois lancé le mot d'ordre de désidentification au tyran, vous en appelez à une autre forme d'identification, non plus verticale mais horizontale. Malgré quelques nuances vous la parez de toutes les vertus au point de voir s'y réaliser, vous appuyant là encore sur Freud, l'« idéal freudien de communauté ».

« Le pari de Freud est que lorsque la force (et non la violence) est transférée à des groupes toujours plus larges, leurs membres sont de plus en plus émancipés [*enfranchised* : où avez-vous trouvé ça ?], et par conséquent plus enclins à agir sur la base de sentiments de solidarité » (p.196).

Là encore, double tour de force. Le premier a la dimension d'un canular, lorsqu'à la page suivante, trouvant un équivalent d'un tel transfert supposé limiter la violence dans la création de la SDN par le président W. Wilson, vous semblez penser renouer avec l'inspiration de Freud : « L'organisme ou "tribunal" international que tous deux [Freud et Einstein] imaginaient était représenté dans une certaine mesure par la Société Des Nations au début des années 1930 ». Ne saviez-vous pas que ce Freud qu'Einstein contacte au nom de la SDN est au même moment occupé, en collaboration avec l'ambassadeur américain William Bullit, à la rédaction de la plus féroce des biographies de Wilson dans laquelle il étrille sa SDN ?

Le second réside dans l'évitement que vous faites de la qualification freudienne de l'identification dont vous souhaitez nous entretenir. Posant la question de savoir si les « sentiments de communauté » et les « attaches d'ordre sentimental » propres à cette identification réunissent les conditions nécessaires à « l'institution de lois et d'institutions communes et exécutoires » vous écrivez que « La réponse semble dépendre de la question de savoir quel sens donner à la notion de "communauté d'intérêts" ». À vous lire je ne vois en effet pas à quoi rapporter les sentiments que vous appelez de vos vœux sinon à cette identification que Freud distingue comme hystérique. Lorsqu'à cette expression vous substituez celle de *communauté d'intérêts* sur laquelle l'identification repose vous omettez de rapporter qu'il s'agit d'intérêt *sexuel*.¹⁵

Existe-t-il vraiment quelque chose comme un « idéal freudien de communauté » ? il semble que se repose ici, se précisant, la question initiale concernant l'existence chez Freud de quelque chose comme une philosophie politique. Que Freud, dans sa *Massenpsychologie*, fasse dépendre l'identification qui lie ensemble les membres d'un groupe à celle qui lie chacun au meneur – ce

¹⁵ Deux indications pour l'identification hystérique chez Freud : d'abord, dans la *Traumdeutung*, le lien secret d'un désir inaccompli que la femme du boucher viennois entend établir avec sa rivale, par le dîner qu'elle lui refuse ; puis l'analyse de la contagiosité psychique entre les jeunes filles du pensionnat dans la *Massenpsychologie*. J'en rapproche cette déclaration de qui disait avoir dû suspendre toute quête amoureuse par crainte de s'oublier dans l'objet aimé, précisant que par empathie son *intérêt* se trouve alors entièrement accaparé par l'attention portée ... à qui gravite autour de la personne aimée.

qui permet de rendre compte du phénomène de la panique par exemple – permet-il de répondre à la question ? Car c'est l'idée que l'identification horizontale, loin d'exclure une verticale, dépend d'elle pour s'y articuler. Aussi je me demande si vous partez d'un bon pied dans la forme que vous donnez à l'éloge que vous en faites.

Je remarque en passant qu'il est une option que vous ne soulevez pas : la mise à mal du lien social des femmes *entre elles*. Ce lien, elles sont nombreuses à ne plus le concevoir autrement que sous la forme de la connexion aux réseaux mis à leur disposition. C'est par là à la mise à sac de tels liens, sous les effets conjugués du désarrimage socioculturel en cours, véritable production de masse de sujets atomisés, et du dévoiement de l'identification hystérique, passée sous la coupe des réseaux, que nous assistons, avec cette impression qu'à chaque fois ce sont les algorithmes qui viennent rafler la mise de l'identification, sabotant la scène cathartique pour alimenter le mouvement d'opinion. Ce n'est plus le malaise dans la culture, c'est sa destruction en acte. On se précipite aujourd'hui sur les réseaux comme hier à confesse : dénonciation d'un quidam jeté en pâture vaut repentance, et au quidam la pénitence.

Quant à cette égalité dont vous faites étendard et banderoles, permettez-moi un mot. C'est qu'en matière d'égalité nous sommes, en France, de grands spécialistes, et je ne voudrais pas manquer ici de vous adresser aux réflexions d'une étonnante modernité qu'un Alexis de Tocqueville, l'auteur de *La démocratie en Amérique*, consacrait à son approche révolutionnaire¹⁶. Par son histoire la France sait d'expérience ce qu'il en est de la parenté entre l'égalité de droits avec l'égalité « insurrectionnelle¹⁷ », sous sa forme de Terreur révolutionnaire sordide et revancharde. Le traitement juridique de l'égalité fait encore aujourd'hui le pavé de l'enfer où les tribuns mènent les peuples. Les mouvements d'opinion ont des allures de comité de salut public où l'on condamne tel et tel individu à la mort sociale au nom de ... la survie sociale : on y manifeste peu d'égard pour la présomption d'innocence. À quoi votre *leveling* où l'on « ajoute plainte après plainte jusqu'à ce que le nombre submerge¹⁸ » ne paraît pas faire exception. « *L'agression et la haine désormais dirigés contre tout ce qui affaiblit la possibilité d'étendre l'égalité¹⁹* » que vous prônez m'apparaissent très éloignés de l'intérêt de Freud pour « *les efforts constants des opprimés pour se procurer plus de puissance et pour voir ces modifications reconnues dans la loi, donc à l'inverse pour opérer une avancée d'un droit inégalitaire vers un droit le même pour tous²⁰* ». Vous avez bien lu : c'est de droit que parle Freud, pas d'égalité. Que le *self-beratement*, dans votre propos, ne soit plus si *self*, puisque vous incriminez d'abord la part de l'autre, cela doit questionner. L'homme qui joue de la dépréciation de la femme est un homme qui profite de la dépréciation qu'une femme s'inflige. Passer de l'autodépréciation de la fille, lésée de n'être pas un garçon, à la revendication de la femme, lésée de n'être pas l'égal de l'homme, c'est-à-dire un prédateur, quel sens y voyez-vous ?

*

* *

¹⁶ *L'ancien régime et la Révolution*

¹⁷ those forms of insurrectionary solidarity (p. 182)

¹⁸ « leveling plaint after plaint, until numerosity overwhelms sovereign power » (p.189)

¹⁹ « Aggression and hatred both remain, for sure, but they are now directed against all that which undermines the prospect of expanding equality » (p. 182).

²⁰ in *Pourquoi la guerre ?*

Mais à m'appesantir de la sorte sur la traduction douteuse d'un texte qui prend la place d'un autre je n'ai que trop tardé, et il est grand temps d'en venir à ce que Freud a vraiment écrit dans la fin de sa réponse à la lettre d'Einstein – et que la discussion de la notion de communauté d'intérêt(s) nous aura quand même permis d'entrevoir.

La question d'Einstein à l'explorateur de la vie pulsionnelle n'est pas seulement « pourquoi la guerre ? » mais aussi « comment y mettre un terme ? ». À quoi Freud répond que pour ça, il n'y a qu'à attendre un peu, que ça se fera tout seul, par nécessité organique, parce qu'avancée de la civilisation rime avec progression des refoulements : la civilisation fera de nous tous des hystériques dégoûtés des sensations qui procuraient du plaisir aux hommes et aux femmes d'hier. Lorsque Freud dit que *c'est esthétique*, c'est le dégoût qu'il faut entendre derrière l'affaire de goût. Vous faites dire à Freud que « le développement de la culture a engendré un ressentiment contre la guerre ». Et en effet Freud débute le catalogue des motifs qui poussent le civilisé à épouser la cause pacifiste par la mention de la crainte de perdre les proches et autres êtres chers. Mais Freud, comme à son habitude, commence ici par la présentation de la formation réactionnelle dissimulant le véritable motif, lui pulsionnel. Le « ressentiment » cachait le refoulement, c'est-à-dire le dégoût de la guerre. Ni ressentiment ni même révolte²¹ (à charge, pour qui le veut, de se défendre contre l'inacceptable), mais accroissement du refoulement dans sa dimension organique : selon quoi il suffira d'attendre, la chose est en cours. Faudra-t-il patienter jusqu'à voir se réaliser « l'état idéal d'une communauté d'êtres humains ayant soumis leur vie pulsionnelle à la dictature de la raison²² » ? Mais alors « on pense non sans répugnance à des moulins qui moulent si lentement qu'on pourrait mourir de faim avant d'obtenir de la farine²³ ». Donc non. Mais telle était la ruse de la raison d'un nouveau genre (si vous me le permettez) qu'il suffise de tendre à l'idéal de paix perpétuelle pour le réaliser à travers une humanité pas plus capable de se battre qu'elle ne le sera de se reproduire. Ainsi le refoulement, conforté par le développement de la culture, aura-t-il pourvu à votre attente militante. Si vous cherchiez une philosophie politique chez Freud, c'est ici. Et si le terme d'organique continue de vous faire problème, je vous renvoie à la définition du refoulement éponyme que Freud donne dans le *Malaise*, puisqu'il s'agit exactement de la même chose²⁴.

Et pour s'en tenir au Freud de *Pourquoi la guerre* :

Depuis des temps immémoriaux, le procès de développement culturel se déploie à l'échelle de l'humanité (je sais que d'autres préférèrent l'appeler civilisation). C'est à ce procès que nous devons le meilleur de ce que nous sommes devenus et une bonne partie de ce dont nous souffrons. [...] Peut-être mène-t-il à l'extinction de l'espèce humaine, car il est préjudiciable à la fonction sexuelle de plus d'une façon. [...] On ne s'est pas encore familiarisé avec la représentation que le développement culturel est un tel procès organique. Les modifications psychiques allant de pair avec le procès

²¹ Ou bien : un refoulement est d'abord autre chose qu'une révolte. Et d'ailleurs quel joli mot que ce *revulsion* que vous utilisez vous-même un peu plus loin, pour dire sans doute l'effet des refoulements.

²² Freud, *Pourquoi la guerre* ?

²³ toujours Freud, toujours *Pourquoi la guerre* ?

²⁴ La longue note du début du 4^{ème} chapitre.

culturel sont frappantes et sans équivoque. Elles consistent en un déplacement progressif des buts pulsionnels et en une restriction des motions pulsionnelles. Des sensations qui, pour nos lointains ancêtres, étaient empreintes de plaisir sont devenues pour nous indifférentes ou même insupportables ; si nos exigences d'idéal, éthiques et esthétiques, se sont modifiées, il y a à cela des fondements organiques. Parmi les caractéristiques psychologiques de la culture, deux semblent être les plus importantes : le renforcement de l'intellect qui commence à dominer la vie pulsionnelle, et l'intériorisation du penchant à l'agression avec toutes ses conséquences avantageuses et dangereuses. [...] Et il semble bien que les avilissements esthétiques de la guerre n'ont pas une moindre part dans notre révolte que ses cruautés.

Par-là Freud nous entretient des bases organiques de nos idéaux moraux et éthiques, et je m'étonne de vous voir déduire de telles considérations qu'« il semble qu'il y ait une pulsion de vie ou une pulsion vitaliste de vie, qui s'efforce d'anéantir la menace [qui pèse sur] la vie elle-même²⁵ ». Je m'en étonne parce que Freud dit très explicitement le contraire de ce que vous lui faites dire. C'est pourtant à vous, à l'agressive militante de l'antiviolence qui venez le trouver pour l'interroger, qu'ici Freud s'adresse.

En deux mots comme en cent, ce que vous prenez pour l'expression de je ne sais quel vitalisme chez Freud n'est de son point de vue que le constat de la part toujours croissante des refoulements imposés par les avancées de la culture dans la vie des hommes, avec leur tribut de renoncements devenu exorbitant. Au terme de quoi nous trouvons la lutte éternelle des pulsions de vie et des pulsions de mort réduite aux révoltes sporadiques que les forces de vie opposent à un sentiment de culpabilité dont la pression ne cesse d'augmenter par le jeu des renoncements cumulés. À la fin de l'histoire il n'y a en effet plus de guerre, le sentiment de culpabilité ayant eu raison de toute expression érotique et la vie se réduisant au minimum nécessaire à la survie.

Voilà ce qu'il dit, voilà sa solution, voilà son humour (saviez-vous que l'humour, d'après Freud, est le fait du surmoi ?) Mais attention ! il y a peut-être plus de sagesse dans les paroles de ce fou que dans celles de bien des sages. Car la question n'est-elle pas : comment mourir civilisé dans une culture de la jouissance qui prétend effacer la mort ? À cet égard votre *in time* prétendrait-il faire acte de candidature, au même titre que la *readiness* de Hamlet ou la *ripeness* de Cordelia et Lear ?

Lorsque je vois que vous le prolongez de la sordide routine de l'empilement, *plaint after plaint, until numerosity overwhelms sovereign power*, et sachant que nul ne s'est jamais encombré de la vérité quand il a dans l'idée de faire du chiffre, une crainte se lève concernant la précipitation qu'il introduit. Je vous accorde volontiers le grand intérêt des questionnements que vous reprenez quant à la violence nécessaire au droit, fort de ses origines, pour contenir la violence qui attaque le lien social. Mais je ne vois pas que vous puissiez jamais tirer d'aucun texte de Freud l'accréditation pour une justice expéditive.

Et sans même en rapporter l'idée à la justice, où trouver, « chez Freud », un éloge de la précipitation qui ne soit pas de l'inconscient – elle lui est inhérente – mais plus accordée à la pensée consciente ou même préconsciente du moi, du style *just in time* ? Quoiqu'il utilise, pour justifier le procédé, le substantif

²⁵ there seems to be a drive toward life, or a vitalistic drive to live—one that seeks to overthrow the threat to life itself.

Rechtzeitigkeit – ajoutant en commentaire, bien des années plus tard, que le proverbe qui affirme que le lion ne bondit qu’une fois a toujours raison – il paraît difficile d’inscrire ici la précipitation qu’il imposa à un célèbre analysant de terminer sa cure ... dans les six mois. Je puis en revanche le trouver chez Lacan : il s’agit de la fonction que dans *Le temps logique* de 1945 il attribue à ce qu’il appelle *l’assertion de certitude anticipée*, qui se produit effectivement dans la hâte, selon quoi un sujet (« je ») s’y « affirme être un homme, de peur d’être convaincu par les hommes de n’être pas un homme ». Quoi qu’il ne s’agisse pas ici de parer à une menace de mort, mais de profiter d’une promesse de liberté accordée à qui résoudra une certaine énigme. Dans ce même registre on pense à Œdipe revenant à Thèbes où règne la peste, sa rencontre avec la Sphinge, la mort qui l’attend s’il ne résout pas l’énigme qu’elle lui soumet et pour finir la mort de la Sphinge quand il l’a résolue. Mais c’est ici la précipitation qui manque. En revanche les deux sont présents – menace de mort et précipitation – dans ce très énigmatique passage de l’Exode (IV 24-26) dans lequel l’intervention de sa femme sur leur fils sauve Moïse de l’agression de l’ange – avec la circoncision en place de sacrifice nécessaire à l’éloignement du mauvais œil, et autres connotations semblables côté bouc émissaire. On voit sans peine alors les rapprochements – la menace de mort, la précipitation nécessaire à la parade, et jusqu’aux pistes de réflexion relativement à l’agent de la menace – qui se présentent avec votre thèse. *But there needs no Freud, my Lady, to tell us this*. D’autant qu’en tout ça il n’y a rien qui parle d’un recours supposé salutaire à la manie.

Concernant cette dernière, une question se pose : ne la confondez-vous pas avec un autre type de défense, qui peut passer pour maniaque par sa logorrhée, qu’on voit à l’œuvre chez ces casse-pieds qui ont un avis sur tout et veulent le faire savoir, pensant ainsi témoigner d’un ressenti jamais en repos, on les dirait aujourd’hui hypersensibles, mais qui par leur « belle indifférence » – puisqu’au fond tout les atteint également c’est-à-dire que rien ne les touche vraiment – feraient plutôt penser à l’hystérie ? C’est que manque singulièrement à votre propos le portrait d’au moins l’un ou l’une de ces maniaques dont vous vous défendez de faire l’éloge, mais que vous n’en proposez pas moins comme modèle. Je me doute bien que ce n’est pas ainsi que vous l’entendiez mais c’est à tout prendre à travers cette *rage aveugle* par vous mise en exergue qu’il m’a semblé en avoir approché la figure de plus près. Vous l’extrayez d’un passage des *Considérations actuelles* de 1915, que vous citez :

Et voilà que la guerre, à laquelle nous ne voulions pas croire, fit éruption et apporta la... désillusion. Elle n’est pas seulement plus sanglante et cause de plus de pertes qu’aucune des guerres antérieures en raison du puissant perfectionnement des armes offensives et défensives, mais elle est pour le moins aussi cruelle, acharnée, impitoyable que toutes celles qui l’ont précédée. Elle se place au-dessus de toutes les restrictions auxquelles on s’astreint en temps de paix et qu’on avait appelées droit des peuples, elle ne reconnaît pas les prérogatives du blessé et du médecin, la différence à faire entre la partie non-belligérante et la partie combattante de la population, les revendications de la propriété privée. Elle renverse dans une rage aveugle (*in blinder Wut*) tout ce qui lui barre le chemin, comme si après elle il ne devait y avoir parmi les hommes ni avenir ni paix. Elle rompt tous les liens faisant des peuples en lutte une communauté, et menace de laisser derrière elle une rancœur qui pendant longtemps ne permettra pas de les renouer.

Ce que vous commentez quelques lignes plus loin en rapportant très justement cette *rage aveugle* à la fréquentation que Freud avait des textes de la Grèce antique :

« L'idée de rage aveugle que Freud emprunte à la tragédie grecque préfigure ce qu'il appellera cinq ans plus tard seulement la pulsion de mort ».

Mais une fois cette ascendance antique établie, comment vous suivre quand vous affirmez y voir une préfiguration de la pulsion de mort ? *Rage aveugle* est une bonne traduction de l'*Atè* des Grecs. Sans doute la faute incombe-t-elle à ce que mes connaissances en la matière ont d'insuffisantes mais je ne connais pas d'occurrence de l'*Atè* dans la tragédie. En revanche je me souviens d'une lecture pas trop lointaine présentant *Atè* à travers la plainte de l'une de ses plus célèbres victimes : Agamemnon – non pas celui d'Eschyle mais celui d'Homère²⁶. *Atè*, fille aînée de Zeus et d'Héra, elle-même sœur et épouse du roi des dieux. *Atè aveugle* l'esprit des hommes, elle n'a pas sa pareille pour égarer, la tromperie est son *modus operandi*. La folie qu'elle provoque n'a que peu à voir avec le sadisme immotivé que le mélancolique prête au surmoi, ou avec le négativisme souverain du schizophrène, pas plus qu'avec quelque pernicieuse attaque des fondements du lien social : son déchaînement prend pour prétexte les passions les plus humaines – pour Agamemnon, ce fut l'amour que lui inspirait Chrysis, et les égarements en chaîne qui valurent aux Grecs tant de maux. Parlons lubricité ou concupiscence, parlons orgueil, y compris celui qu'on a à se sentir détenteur d'une vérité sinon authentique, du moins mobilisatrice. Mais laissons la pulsion de mort en dehors de tout ça et pendant que nous y sommes corrigeons Freud avec Freud : ce qui a aussi changé des guerres d'« hier » aux guerres d'« aujourd'hui », par exemple de la guerre de Troie à la guerre de 14, ce ne sont pas seulement les moyens techniques, mais c'est qu'aussi le refoulement est passé par là qui fait qu'on ne reconnaît plus jusqu'aux motifs de l'emportement des hommes. On tue bien plus propre, des chambres à gaz d'hier aux drones d'aujourd'hui, qu'on ne massacrait hier. Si vous cherchez la pulsion de mort, c'est par là, en suivant le refoulé à la trace, qu'il faut porter vos pas. Mais la référence à *Atè*, la rage qui aveugle, a-t-elle elle-même aujourd'hui perdu toute pertinence ? neuf ans après avoir été frappé par elle Agamemnon semble émerger d'un rêve : « Que pouvais-je faire ? c'est elle, la déesse *Atè*, qui a tout fait ! » Si l'on n'en voit peu qui, aujourd'hui, seraient capables d'un tel aveu, combien le devraient, qui s'embarquent et en embarquent d'autres en des guerres fratricides pour des causes qui les aveuglent ? Qui sait : un jour peut-être se réveillera-t-on en se demandant, à l'instar du héros d'Homère : « Qu'est-ce qui m'a poussé à agir comme je l'ai fait, tandis qu'enivré de mes slogans je frappais, aveuglé par la cause que je servais, indifférent aux malheurs que mes coups provoquaient ? à quelle œuvre de désolation ai-je prêté mon bras ? »

Ne quittons pas *Atè* sans rappeler qu'alors qu'elle semblait avoir jusqu'ici agi en fille parfaitement soumise aux injonctions de sa mère (elle-même essentiellement guidée par le ressentiment que lui inspire le comportement amoureux de son divin époux), c'est dans le camp opposé à celui choisi par la mère qu'on retrouve la fille dans la guerre de Troie : Héra s'est vouée à la destruction de Troie, puisque Pâris lui a préféré Aphrodite, mais *Atè*, sans doute

²⁶ Iliade, chant XIX, vv. 91-92

parce qu'on ne sert plus sa mère de la même façon lorsque l'homme à punir n'est plus le père, s'est émancipée de sa tutelle pour se mettre au service du père de Chryséïs, bafoué par Agamemnon.

Mais les dieux de l'antiquité sont-ils encore proportionnés aux théâtres de nos guerres modernes, dont celle menée au nom de la plus noble des causes : la guerre à la guerre ? De votre part, qui avez eu le bonheur de mettre le doigt sur la seule occurrence, chez Freud, de l'Atè, on aimerait une étude sur l'aveuglement, aujourd'hui que ce n'est plus aux rêves fomentés par les dieux qu'on le doit mais aux lumières qu'engendre la raison.

Si vous voulez personnaliser le crime, rencontrer le démon du pousse-au-crime et penser l'aveuglement d'une rage criminelle, c'est vers la culpabilité qu'il faut vous tourner. La culpabilité est un retournement de la parole, un dédit arraché par une frayeur éprouvée après un engagement présomptueux, et qui ne se découvre tel qu'après-coup. Mieux que la pulsion de mort, pulsion bien incertaine quant à son but mais qui n'est certainement pas pulsion de meurtre, mieux aussi que le sadisme, qui n'est que descriptif, au fond du surmoi, qui n'en est qu'un avatar, commencez par ce méchant démon de la culpabilité, la faute à l'état pur – relisez Poe, relisez *Le cœur révélateur*, relisez son *Imp of the perverse*.

Mais une dernière idée me vient, et qui va peut-être me permettre de vous rejoindre. Elle a rapport avec la nature de la décision, au moment du choix qui se présente de parler selon son cœur ou bien de s'embarrasser des susceptibilités de l'autre. Mettre son ego en veilleuse, c'est faire le choix délibéré de ne pas se soucier du *qu'en dira-t-on* – ou, dans la logique du surmoi, du *qu'en diront-ils* : ceux-là qu'on fait siéger au Conseil de la Pudeur, ceux du *qu'est-ce que j'apprends*, figures parentales ou assimilées, mais pas moins frères et sœurs en bienséance.

La logique me paraît cependant très différente du contre-mouvement insurrectionnel où culmine la dénonciation du tyran. Je la rapprocherai plutôt de la liberté, ce bien incomparable arraché au pouvoir des puissants dans l'Europe du 15^{ème} siècle. Avec la liberté je retrouve l'allègement maniaque autour duquel tourne votre propos : on le tire de la fin de non-recevoir adressée au surmoi. Mais la libération est un art difficile. Aux à-coups explosifs de la révolte trop souvent succèdent l'effacement mi-pénitent mi-revancharde, au goût amer. Parce que la libération est une épreuve, la liberté nécessite un apprentissage. À cet égard la disposition héritée d'une psychanalyse, pratique réglée par l'expérience de l'universalité du désir, m'apparaît sans égale (inversement la psychanalyse n'existerait pas si la libération n'était qu'affaire de volonté). Mais bien qu'il ne soit pas de meilleur recours que la psychanalyse pour se libérer du surmoi, il ne faut pas compter sur elle pour se libérer du sexuel. Au commencement était la pulsion et son caractère tyrannique²⁷ : la fonction de la culture serait d'accompagner sans trop de dommages sa nécessaire dissociation d'avec le surmoi auquel elle se trouve d'abord tout naturellement adossée.

Avec mes plus cordiales salutations

²⁷ mais néanmoins déjà névrotique : la pulsion n'est plus l'instinct !